

LARRY TREMBLAY



L'ORANGERAIE

PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC



L'ORANGERAIE

PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS

PRIX LITTÉRAIRE DES ENSEIGNANTS AQPF-ANEL

PRIX LITTÉRAIRES DU SALON DU LIVRE

DU SAGUENAY-LAC-ST-JEAN

(PRIX DU ROMAN ET PRIX DES LECTEURS)

PRIX AIEQ-SUÈDE-ESPAGNE

PRIX DU CLUB DES IRRÉSISTIBLES

(BIBLIOTHÈQUES DE MONTRÉAL)

— FINALISTE —

PRIX LITTÉRAIRE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

PRIX RINGUET DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

PRIX DES CINQ CONTINENTS

« Par le doigté de son auteur à traiter de la matière aussi explosive, *L'orangerai* agit comme un détonateur de conscience et ne peut laisser personne indifférent. »

L'actualité

« Une écriture aussi sobre que convaincante, des images puissantes, un livre essentiel. »

Châtelaine

« Une subtile réflexion sur ce que l'écrivain peut dire de la barbarie depuis le confort d'un pays épargné par la guerre. Larry Tremblay s'empare ainsi d'un sentiment bien contemporain pour l'éclairer d'une lucidité salutaire face au manichéisme guerrier. »

Le Monde

DU MÊME AUTEUR

Roman, récit

Le Mangeur de bicyclette, Leméac, 2002

Poudre de kumkum, XYZ, 2002

Piercing, Gallimard, 2006

Le Christ obèse, Alto, 2012 (CODA, 2013)

Théâtre

Le Déclat du destin, Leméac, 1989

Leçon d'anatomie, Laterna Magica, 1992 ; Lansman, 2003

The Dragonfly of Chicoutimi, Les Herbes Rouges, 1996 ;
2005 ; 2011

Le Génie de la rue Drolet, Lansman, 1997

Ogre. Cornemuse, Lansman, 1997

Les Mains bleues, Lansman, 1998

Téléroman, Lansman, 1999

Le Ventriloque, Lansman, 2000 ; 2004 ; 2012

Panda Panda, Lansman, 2004

L'Histoire d'un cœur, Lansman, 2006

Le Problème avec moi, Lansman, 2007

Abraham Lincoln va au théâtre, Lansman, 2008

L'Amour à trois, Lansman, 2010

Cantate de guerre, Lansman, 2011 (Prix de la dramaturgie
francophone SACD et Prix Michel-Tremblay)

L'Enfant matière, Lansman, 2012

Grande écoute, Lansman, 2015

Poésie

La Place des yeux, Trois, 1989

Gare à l'aube, Noroît, 1992

Trois secondes où la Seine n'a pas coulé, Noroît, 2001

L'Arbre chorégraphe, Noroît, 2009

158 Fragments d'un Francis Bacon explosé, Noroît, 2012

Essai

Le Crâne des théâtres. Essais sur les corps de l'acteur, Leméac,
1993

The Dragonfly of Bombay (avec Laurent Lalanne et Jessie Mill),
Lansman, 2011

Sur son œuvre théâtrale

Le Corps déjoué. Figures du théâtre de Larry Tremblay. Sous la
direction de Gilbert David. Lansman, 2008

Larry Tremblay

L'orangerie

Alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the government of Canada | **Canada**

Illustration de la couverture : Lino

ISBN : 978-2-89694-231-2

© Éditions Alto, 2015

Pour Joan

AMED

Si Amed pleurait, Aziz pleurait aussi. Si Aziz riait, Amed riait aussi. Les gens disaient pour se moquer d'eux : « Plus tard ils vont se marier. »

Leur grand-mère s'appelait Shahina. Avec ses mauvais yeux, elle les confondait tout le temps. Elle les appelait ses deux gouttes d'eau dans le désert. Elle disait : « Cessez de vous tenir par la main, j'ai l'impression de voir double. » Elle disait aussi : « Un jour, il n'y aura plus de gouttes, il y aura de l'eau, c'est tout. » Elle aurait pu dire : « Un jour, il y aura du sang, c'est tout. »

Amed et Aziz ont trouvé leurs grands-parents dans les décombres de leur maison. Leur grand-mère avait le crâne défoncé par une poutre. Leur grand-père gisait dans son lit, déchiqueté par la bombe venue du versant de la montagne où le soleil, chaque soir, disparaissait.

Quand la bombe est tombée, il faisait encore nuit. Mais Shahina était déjà levée. On a retrouvé son corps dans la cuisine.

— Qu'est-ce qu'elle faisait en pleine nuit dans la cuisine ? a demandé Amed.

— On ne le saura jamais. Elle préparait peut-être un gâteau en secret, a répondu sa mère.

— Pourquoi en secret ? a demandé Aziz.

— Peut-être pour faire une surprise, a suggéré Tamara à ses deux fils en balayant l'air de sa main comme si elle chassait une mouche.

Leur grand-mère Shahina avait l'habitude de parler toute seule. En fait, elle aimait parler à tout ce qui l'entourait. Les garçons l'avaient vue interroger les fleurs du jardin, discuter avec le ruisseau qui coulait entre leurs maisons. Elle pouvait passer des heures courbée sur l'eau pour lui chuchoter des mots. Zahed avait honte de voir sa mère se comporter de cette façon. Il lui reprochait de donner un mauvais exemple à ses fils. « Tu agis comme une folle », lui criait-il. Shahina baissait la tête, fermait les yeux en silence.

Un jour, Amed a dit à sa grand-mère :

— Il y a une voix dans ma tête. Elle parle toute seule. Je n'arrive pas à la faire taire, elle dit des choses étranges. Comme s'il y avait une autre personne cachée en moi, une personne plus grande que moi.

— Raconte-moi, Amed, raconte-moi les choses étranges qu'elle te dit.

— Je ne peux pas les raconter, je les oublie au fur et à mesure.

C'était un mensonge. Il ne les oubliait pas.

Aziz a été à la grande ville une seule fois. Son père Zahed a loué une auto. Il a engagé un chauffeur. Ils sont partis à l'aube. Aziz regardait le paysage nouveau défiler derrière la fenêtre de la portière. Il trouvait beau l'espace que fendait l'auto. Il trouvait beaux les arbres que ses yeux perdaient de vue.

Il trouvait belles les vaches aux cornes badi-geonnées de rouge, calmes comme de grosses pierres posées sur le sol brûlant. La route était secouée de joie et de colère. Aziz se tordait de douleur. Et il souriait. Son regard noyait le paysage dans ses larmes. Et le paysage était comme l'image d'un pays.

Zahed avait dit à sa femme :

— Je l'emmène à l'hôpital de la grande ville.

— Je vais prier, son frère Amed va prier, avait simplement répondu Tamara.

Quand le chauffeur a annoncé qu'ils approchaient enfin de la ville, Aziz s'est évanoui dans l'auto et n'a rien vu des splendeurs dont il avait entendu parler. Il a repris conscience couché dans un lit. Dans la chambre où il se trouvait, il y avait d'autres lits, d'autres enfants couchés. Il a cru qu'il était couché dans tous ces lits. Il a cru que sa douleur trop grande avait multiplié son corps. Il a cru qu'il se tordait de douleur dans tous ces lits avec tous ces corps. Un médecin s'est penché sur lui. Aziz a senti son parfum épicé. Il avait l'air gentil. Il lui souriait. Aziz avait pourtant peur de lui.

« Tu as bien dormi ? »

Aziz n'a rien dit. Le médecin s'est redressé, son sourire avait pâli. Il a parlé à son père. Lui et le médecin sont sortis de la grande chambre. Zahed avait les poings crispés, il respirait fort.

Après quelques jours, Aziz s'est peu à peu senti mieux. On lui a donné une mixture

épaisse à boire. Il en prenait matin et soir. C'était de couleur rose. Il n'en aimait pas le goût, mais ça calmait ses douleurs. Son père venait le voir tous les jours. Il lui a dit qu'il habitait chez son cousin Kacir. C'est tout ce qu'il lui a dit. Zahed le regardait en silence, touchait son front. Sa main était dure comme une branche. Une fois, Aziz s'est réveillé en sursaut. Son père l'observait, assis sur une chaise. Son regard lui a fait peur.

Une petite fille occupait le lit voisin de celui d'Aziz. Elle s'appelait Naliffa. Elle a dit à Aziz que son cœur avait mal poussé dans sa poitrine.

« Mon cœur a poussé à l'envers, tu sais, la pointe, elle n'est pas à sa place. »

Elle racontait ça à tous les autres enfants qui dormaient dans la grande chambre de l'hôpital. Parce que Naliffa parlait avec tout le monde. Une nuit, Aziz a hurlé pendant son sommeil. Naliffa a eu peur. Au petit matin, elle lui a raconté ce qu'elle avait vu.

— Tes yeux sont devenus blancs comme des boulettes de pâte, tu t'es mis debout sur ton lit et tu as fait de grands gestes avec tes bras. J'ai pensé que tu jouais à me faire peur. Je t'ai appelé. Mais ton esprit n'était plus dans ta tête. Il avait disparu on ne sait pas où. Les infirmières sont venues. Elles ont placé un paravent autour de ton lit.

— J'ai fait un cauchemar.

— Pourquoi les cauchemars existent? Tu le sais, toi?

— Je ne sais pas, Naliffa. Maman dit souvent : « Dieu seul le sait. »

— Maman dit la même chose : « Dieu seul le sait. » Elle dit aussi : « C'est comme ça depuis la nuit des temps. » La nuit des temps, maman m'a raconté, c'est la première nuit du monde. Il faisait si noir que le premier rayon de soleil qui a percé la nuit a hurlé de douleur.

— C'est plutôt la nuit qui a dû hurler, c'est elle qui a été transpercée.

— Peut-être, a dit Naliffa, peut-être.

Quelques jours plus tard, Zahed a demandé à Aziz où était passée la petite fille voisine de son lit. Aziz a répondu que sa mère était venue la chercher parce qu'elle était guérie. Son père a baissé la tête. Il n'a rien dit. Après un long moment, il a relevé la tête. Il n'a encore rien dit. Puis il s'est penché sur son fils. Il a déposé un baiser sur son front. C'était la première fois qu'il le faisait. Aziz en avait des larmes aux yeux. Son père lui a alors murmuré : « Demain, nous retournons aussi à la maison. »

Aziz est reparti avec son père et le même chauffeur. Il a regardé la route s'enfuir dans le rétroviseur. Son père fabriquait un étrange silence, fumait dans l'auto. Il lui avait apporté des dattes et un gâteau. Avant d'arriver à la maison, Aziz a demandé à son père s'il était guéri.

« Tu ne retourneras plus à l'hôpital. Nos prières ont été exaucées. »

Zahed a mis sa grosse main sur la tête de son fils. Aziz était heureux. Trois jours plus tard, la bombe venue de l'autre versant de la montagne fendait la nuit et tuait ses grands-parents.



Le jour où Zahed et Aziz sont revenus de la grande ville, Tamara a reçu une lettre de sa sœur Dalimah. Elle était partie en Amérique quelques années plus tôt suivre un stage en informatique. Elle avait été sélectionnée parmi une centaine de candidats, un exploit. Mais elle n'était jamais revenue au pays. Dalimah écrivait régulièrement à sa sœur, même si les réponses de Tamara se faisaient rares. Dans ses lettres, elle décrivait sa vie. Il n'y avait pas de guerre là-bas, c'était ça qui la rendait si heureuse. Et si audacieuse. Elle lui proposait souvent de lui envoyer de l'argent, mais Tamara refusait sèchement son aide.

Dans sa lettre, Dalimah lui annonçait qu'elle était enceinte. Son premier enfant. Elle lui écrivait de venir la rejoindre avec les jumeaux. Elle trouverait un moyen de les faire venir en Amérique. Elle laissait entendre que Tamara devrait abandonner Zahed. Le laisser seul avec sa guerre et ses champs d'orangers.

«Comme elle a changé en quelques années!» se répétait Tamara.

Il y avait des jours où Tamara détestait sa sœur. Elle lui en voulait : comment pourrait-elle abandonner son mari? Elle ne quitterait

pas Zahed. Non. Et elle se battait elle aussi, même si Dalimah lui écrivait que leur guerre était inutile, qu'il n'y aurait que des perdants.

Depuis longtemps, Zahed ne demandait plus de ses nouvelles. Pour lui, Dalimah était morte. Il ne voulait même pas toucher à ses lettres. «Je ne veux pas être souillé», disait-il avec dégoût. Le mari de Dalimah était ingénieur. Dalimah ne parlait jamais de lui dans ses lettres. Elle savait qu'aux yeux de sa famille il était considéré comme un hypocrite et un lâche. Il venait de l'autre versant de la montagne. C'était un ennemi. Il s'était enfui en Amérique. Pour être reçu là-bas, il avait raconté des horreurs et des mensonges sur leur peuple. C'était ce que Tamara et Zahed croyaient. Comment Dalimah n'avait-elle rien trouvé de mieux à faire, en arrivant là-bas, que d'épouser un ennemi? Comment avait-elle pu? «C'est Dieu qui l'a mis sur mon chemin», leur avait-elle écrit un jour. «Elle est idiote, pensait Tamara. L'Amérique a obscurci son jugement. Qu'est-ce qu'elle attend? Que nous soyons tous massacrés par les amis de son mari? Qu'est-ce qu'elle a pensé en l'épousant? Qu'elle allait contribuer au processus de paix? Au fond, elle a toujours été une égoïste. À quoi bon lui faire part de nos malheurs? Son mari pourrait s'en réjouir, qui sait?»

Dans la brève réponse qu'elle a faite ce jour-là à la lettre de sa sœur, Tamara n'a rien dit sur le séjour d'Aziz à l'hôpital. Ni sur la bombe qui venait de tuer ses beaux-parents.

Des hommes sont arrivés en jeep. Amed et Aziz ont aperçu un nuage de poussière sur la route qui passait près de leur maison. Ils se trouvaient dans l'orangerie. C'est là que Zahed avait voulu enterrer ses parents. Il venait de lancer la dernière pelletée de terre. Son front et ses bras étaient mouillés de sueur. Tamara pleurait et se mordait l'intérieur de la joue. La jeep s'est arrêtée sur le bord de la route. Trois hommes en sont sortis. Le plus grand avait une mitraillette dans les mains. Ils ne se sont pas tout de suite dirigés vers l'orangerie. Ils ont allumé des cigarettes. Amed a laissé tomber la main de son frère et s'est rapproché de la route. Il voulait entendre ce que ces trois hommes disaient. Il n'a pas pu. Ils parlaient trop bas. Le plus jeune des trois hommes a finalement fait quelques pas vers lui. Amed a reconnu Halim. Il avait beaucoup grandi.

« Tu te souviens de moi ? Je suis Halim. Je t'ai connu à l'école du village. Quand il y avait encore une école. »

Halim s'est alors mis à rire.

— Oui, je me souviens de toi, tu étais le seul parmi les grands à nous parler, à moi et à mon frère. Ta barbe a poussé.

— Nous voulons parler à ton père Zahed.

Amed est reparti vers l'orangerie, suivi par les trois hommes. Son père s'est approché d'eux. Amed a vu les yeux de sa mère se

durcir. Elle lui a crié de venir la rejoindre. Les hommes ont discuté avec Zahed un long moment. Leurs paroles se perdaient dans le vent. Tamara s'est dit à elle-même que ce jour était maudit, que ce jour était le premier de plusieurs jours maudits. Elle observait son mari. Zahed tenait la tête baissée, regardait le sol. Halim a fait signe à Amed. Celui-ci s'est échappé des bras de sa mère, qui tenait ses deux fils contre son ventre, pour rejoindre le groupe d'hommes. Zahed a posé sa main sur sa tête en disant fièrement :

— C'est mon fils Amed.

— Et l'autre garçon? a demandé l'homme à la mitrailleuse.

— C'est Aziz, son frère jumeau.

Ils sont demeurés jusqu'au soir. Zahed leur a montré les débris de la maison de ses parents. Ils ont tous levé la tête vers la montagne comme s'ils cherchaient dans le ciel la trace de la bombe. Tamara a préparé du thé. Elle a envoyé les enfants dans leur chambre. Plus tard, Amed et Aziz ont vu par la fenêtre l'homme à la mitrailleuse retourner à la jeep et revenir quelques instants après avec, dans les mains, un sac. Ils ont cru entendre leur mère crier. Puis, les hommes sont partis. Longtemps, le bruit de la jeep qui s'éloignait a résonné dans la nuit. Amed a serré son frère dans ses bras et s'est enfin endormi.

Le lendemain Aziz lui a dit :

— Tu n'as pas remarqué? Les bruits ne font plus le même bruit, et le silence, on dirait qu'il se cache comme s'il préparait un mauvais coup.